

Spirale

Alain Robbe-Grillet et les jeunes filles / *Un roman sentimental* d'Alain Robbe-Grillet. Fayard, 253 p.

François Harvey

Pour la sociocritique : l'École de Montréal
Numéro 223, novembre-décembre 2008

URI : id.erudit.org/iderudit/16768ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN 0225-9044 (imprimé)
1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Harvey, F. (2008). Alain Robbe-Grillet et les jeunes filles / *Un roman sentimental* d'Alain Robbe-Grillet. Fayard, 253 p.. *Spirale*, (223), 53-54.

Tous droits réservés © Spirale, 2008

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

les feuilles du bois-canon jusqu'à faire miroiter leur face argentée ».

La sortie du cachot de L'Oubliée, avant son départ définitif, coïncide, bien entendu, avec la sortie du cachot de Caroline et du narrateur. Il n'est pas certain que la fillette ait tout compris de l'histoire de L'Oubliée et il est encore moins évident qu'elle ait pu saisir quoi que ce soit des divergences d'opinions entre le narrateur, l'écrivain, l'éducateur et le lecteur. Toutefois, une chose est sûre : elle a senti une présence dans ce cachot rempli d'absences, une présence assez forte pour la pousser hors de l'isolement, hors de la solitude des absents, dans le tremblement d'une vie nouvelle en quête d'autres présences.

« Tremblade »

Entrer dans l'imaginaire de Chamoiseau, c'est se laisser bercer par des vagues d'enchantement et de beauté, mais c'est aussi accepter de partir à la recherche d'ombres silencieuses, de tâter les ruines des cultures minoritaires et de plonger dans

une mer de mémoires oubliées et de cadavres ensevelis. Ce qui aurait pu s'avérer d'un pathos difficilement soutenable ne l'est jamais sous la plume de cet écrivain qui, par la magie de sa verve et de ses images aussi belles que folles, nous entraîne avec plaisir dans des lieux pourtant pas toujours invitants, dans ce qu'il appelle, dans *Bible des derniers gestes*, les « songes d'apocalypse » dont même l'imagination la plus dantesque ne saurait épuiser l'enfer. Entrer dans cet univers, c'est également accepter de se laisser porter par un rythme où les mots littéraires, rares et inusités rencontrent les mots courants, vulgaires ou inventés. Bien que d'un souffle entraînant, envoûtant, l'œuvre ou Chamoiseau n'est pas « facile » ; elle est exigeante, comme l'est sans doute celle des plus grands romanciers. À cet égard, *Un dimanche au cachot* ne fait pas exception et ceux qui sont peu familiers avec les libertés du narrateur-écrivain-lecteur pourraient par moments être déroutés par la langue, par l'intervention de ses nombreux « moi » et par l'entrecroisement des voix narratives et des genres.

Un dimanche au cachot n'a suscité que peu d'articles dans la presse au moment de sa parution en octobre 2007, et *Le Figaro* du 17 janvier 2008 révélait que le roman est loin d'avoir été un succès de librairie dans l'Hexagone. Comment expliquer une telle indifférence ? Je pourrais tenter une explication, ressasser les éternels arguments — quoique souvent justes — contre le centralisme de la critique, parisienne, arguments qui placeraient Chamoiseau dans une position de victime qu'il refuserait sûrement puisqu'une telle posture ne peut qu'aller à l'encontre des principes d'un Guerrier du Verbe et de l'Imaginaire. Je n'ai pas envie de spéculer, d'accuser, de critiquer mais de partager les impressions d'une lecture d'où je sors bouleversée, « émotionnée », pour reprendre un terme cher à Chamoiseau. Émotionnée et prise de « tremblade », car on ne peut que lire comme une invitation, voire une injonction, cette petite phrase notée par le vendeur de porcelaine : « Trembler toujours par crainte d'être inhumain. » Trembler non de peur mais d'incertitudes dans la mesure où le tremblement, rap-

pelle Édouard Glissant dans son dernier essai, n'est pas hésitation ou paralysie, plutôt « vocation délibérée de renoncer aux longues vues systématiques » (*Une nouvelle région du monde*, Gallimard, 2006). Glissant, le Marqueur des échos-monde, traverse justement le roman du Marqueur de Paroles comme une ombre fraternelle, un être émergeant de cette horreur qu'est le cachot, accompagné de Césaire, de Fanon et de ceux qui, comme Faulkner et Saint-John Perse, se sont rendus au plus près de la Chose sans y pénétrer.

En ressortant du cachot et de ma lecture, je dépose le livre de Chamoiseau, toujours un peu tremblante. Je tremble non seulement de doutes et d'incertitudes mais d'un troublant vertige devant cette histoire, aussi vraie que fictive, oubliée dans les dédales de l'Histoire. Je tremble et me conforte dans l'illusion que si j'étais née dans un autre siècle, dans un autre pays, que si j'avais vécu ailleurs, dans cet ailleurs réel et inimaginable, j'aurais tremblé autrement que de haine, de peur et de terreur. ●

ROMAN

Alain Robbe-Grillet et les jeunes filles

UN ROMAN SENTIMENTAL d'Alain Robbe-Grillet

Fayard, 253 p.

par François Harvey

Le « pape du nouveau roman » n'avait rien d'un saint et nous le savions bien. En plus d'ébranler les structures signifiantes du récit conventionnel, il prenait plaisir à choquer son public au moyen d'allusions plus ou moins pudiques à la chair des jeunes filles. *Le voyeur*, *Glissements progressifs du plaisir* et *C'est Gradiva qui vous appelle* témoignent, à divers degrés, des affections nympholeptes du néoromancier. Avec *Un roman sentimental*, toutefois, Alain Robbe-Grillet renonce à toute discrétion.

Un « conte de fées pour adultes »

Le livre est enveloppé d'une mince pellicule de plastique, scellé comme s'il souhaitait préserver les esprits chastes de son contenu. Une étiquette, négligemment appliquée sur la première de couverture, avertit en effet le lecteur que ce « "conte de fées pour adultes" est une fiction fantasmagorique qui risque de heurter certaines sensibilités ». Aux aguerris qui osent lire l'ouvrage, qui n'est pas massicoté, il est éloquentement suggéré « d'user d'un instrument coupant plutôt que de son

doigt ». Geste masturbatoire, lire *Un roman sentimental* ? Probablement pas autant que de l'écrire.

Après le décès de sa mère, la petite Gigi (aussi nommée Angine, Ann-Djinn et Djinn) a été confiée aux soins de son père, qui lui a prodigué l'éducation nécessaire à une fillette convenable, « basée sur la soumission absolue au maître (patron, amant ou mari), le respect des parents, les travaux domestiques quotidiens et les châtimens corporels systématiques ». À quatorze ans, la studieuse écolière a une forma-

tion honnête, ayant lu Descartes et Hegel, mais surtout assimilé les subtilités de l'art sexuel, auxquelles *Un roman sentimental* consacre ses quelque deux cent cinquante pages. Dans la longue série de tableaux sado-masochistes pédophiles et éphébo-philes qui composent le roman, le récit atteint son climax lors d'une séquence particulièrement saisissante au cours de laquelle le père de Gigi, désireux de souligner les progrès de son élève et son éveil à la puberté, organise une soirée où sont conviés quelques invités ainsi que plusieurs prisonnières

acquises lors d'une « vente exceptionnelle de tout un pensionnat religieux, spécialisé dans l'éducation sexuelle de jolies filles ». Sous l'effet de l'alcool et de divers sérums aphrodisiaques, les mondanités cèdent rapidement le pas à l'orgie. Les hôtes soumettent d'abord les « juvéniles collégiennes » à des caresses aux allures de gifles et de flagellations, concentrées sur les seins et les organes génitaux. Progressivement, les sévices infligés s'accroissent : comportements scatologiques, fellations contraintes, sodomies sanglantes, crucifixion doublée d'un empalement, écartèlement sur un chevalet à l'arête aiguës et excision suivie de la manducation du clitoris. Le banquet culmine lorsque Gigi se voit offrir un énorme gâteau escorté d'une singulière chandelle prénommée Antoinette, qui se présente tête à l'envers, une torche d'artifice insérée profondément à l'intérieur du sexe. Transportée par le spectacle du jeune corps se consumant, « [l]'assistance applaudit dans une exultation justifiée, puis entonne en chœur l'Hymne à la joie dont les accents célèbres terminent la Neuvième Symphonie ». Les divertissements sont toutefois interrompus lorsque Gigi, subissant les contrecoups d'une émotion qu'elle peut difficilement contenir, s'évanouit sous le regard protecteur de son père, déjà impatient de reprendre le cours de son éducation sentimentale...

Même pour adultes, un conte ne saurait se terminer sans leçon. À sa

manière, *Un roman sentimental* se conforme à cette prescription et se clôt sur un commentaire aux accents réprobateurs, prononcé par une jeune captive de 8 ans qui « déclare [...] que, dans l'univers dit normal où elles vivaient avant d'être vendues comme objets de plaisir, tout ce qui est amusant est interdit ».

Une fin de carrière en queue de poisson

Une fois passés les haut-le-cœur — peut-être faut-il avoir certaines « prédispositions » pour apprécier pleinement *Un roman sentimental*? —, le dernier roman d'Alain Robbe-Grillet provoque un double sentiment d'épuisement et d'irritation. Il fatigue d'abord sur le plan compositionnel. La thématique pornographique qui traverse l'œuvre du néoromancier prend dans *Un roman sentimental* les allures d'un concentré de scènes pédo-érotiques arbitrairement ficelées qui, en raison de la répétitivité de leur contenu, deviennent rapidement monotones. Paradoxalement, l'exacerbation progressive des pratiques sexuelles qui ponctuent le récit ne vient en rien réanimer la curiosité de la lecture. Au contraire, chaque innovation vénérienne apparaît plus stéréotypée ou grossière que la précédente, nourrissant ainsi le désintérêt. Le style qu'emprunte Robbe-Grillet se veut proche des écrits érotiques du XVIII^e siècle, à la fois coloré et recherché

(humaniste, aurait dit le Robbe-Grillet des années cinquante). Cependant, le néoromancier en aggrave les défauts : cherchant à démontrer la souplesse de son dictionnaire érotique à l'aide de multiples variations lexicales, l'auteur des *Gommes* confectionne des expressions si emphatiques qu'elles frôlent le ridicule ; l'orifice anal prend ainsi les traits d'un « temple sodomite », alors que le membre masculin acquiert les désignations, entre autres, de « doux monstre » et d'« engin sacré ». À l'égard d'un tel travail négligé, il est inutile d'arguer qu'à 85 ans, l'écrivain pouvait se permettre quelques errances scripturaires : en entrevue comme en conférence, l'octogénaire démontrait une vivacité intellectuelle exemplaire, proche de celle de ses trente ans.

Un roman sentimental agace ensuite parce que, en raison du décès de Robbe-Grillet en février dernier, ce roman s'offre comme le chapitre final de son œuvre. Robbe-Grillet a abondamment publié ces dernières années, essentiellement des ouvrages d'une grande valeur. *La reprise* (Minuit, 2001), collage auto-intertextuel parodique et pastichiel, rappelle par la complexité de sa structure les meilleurs romans de l'écrivain. *Scénarios en rose et noir* (Fayard, 2005), qui rassemble les scénarios inédits du « néocinéaste », est une véritable manne pour les fanatiques du cinéma robbe-grillétien.

Préface à une vie d'écrivain (Seuil, 2005), livre-disque tiré des entretiens donnés par Robbe-Grillet sur les ondes de France Culture au cours de l'année 2003, constitue une excellente introduction à la modernité littéraire française et au nouveau roman. L'aboutissement de la carrière du néoromancier s'annonçait donc rétrospectif et anthologique, en forme d'autonomie. Comment, alors, interpréter ce pied de nez qu'est *Un roman sentimental*? Une pure provocation? Le récit est évidemment révoltant, surtout lorsqu'il met en scène des enfants de moins de deux ans. Mais comme le souligne Pierre Assouline sur son blogue *La République des livres* (« Robbe grillé », 15 octobre 2007), nul besoin d'un Robbe-Grillet pour tant déplaire, la Toile dissémine déjà avec une efficacité désespérante de telles perversions, avec acteurs réels. Doit-on comprendre ce dernier roman comme un ultime plaidoyer en faveur de la puissance créatrice du fantasme? Ce serait réchauffer un plat que le néoromancier nous sert depuis au moins *L'année dernière à Marienbad*. Une dernière possibilité est celle de l'assouvissement d'une fantaisie. Avec *Un roman sentimental*, Robbe-Grillet répondrait à un profond désir de marquer de son sceau un genre paralittéraire qu'il n'a longtemps fait qu'effleurer. L'hypothèse se tient, mais malheureusement pour le néoromancier, le raffiné Sade demeure le maître indépassé du genre. ☹

THÉÂTRE

Scènes de papier

EX MACHINA, CHANTIERS D'ÉCRITURE SCÉNIQUE
Sous la direction de Patrick Caux et Bernard Gilbert
Éditions du Septentrion & L'instant même, 84 p., ill.

SIBYLLINES, DIX ANS DE CRÉATION : UN PARCOURS PLURIEL
Sous la direction de Stéphane Lépine
Les 400 coups, 152 p., ill.

par GILBERT DAVID

Comment aborder le travail théâtral des créateurs québécois dans le contexte du « présentisme » ambiant — ce que ne manque pas d'interroger un grand nombre d'observateurs contemporains de l'histoire occidentale — tout en n'oubliant pas qu'un spectacle théâtral est, par définition, toujours *au présent* de son exécution scénique? Cette question est d'autant plus pertinente que les ouvrages « commandités » et réalisés par les producteurs théâtraux eux-mêmes ont été

nombreux au Québec au cours des quinze dernières années — peut-être pour compenser un tant soit peu le déficit de la réflexion sur l'art dans l'espace médiatique, voué à la promotion de produits standardisés et réduit le plus souvent à des propos superficiels et racoleurs.

Quoi qu'il en soit de cette situation où la vacuité le dispute à la bêtise, deux écueils attendent quiconque entreprend de cerner la trajectoire, les choix esthétiques et les perspectives socioculturelles

d'une entreprise théâtrale de *l'intérieur* : la remémoration acritique de son passé et l'absence de vision à court et moyen terme de son activité. Deux ouvrages récents ont, chacun à leur manière, réussi à éviter ces deux ornières et à faire œuvre utile, sans pour autant toujours être à l'abri de certaines réserves : le premier est consacré à Ex Machina, compagnie fondée en 1994, à Québec, par Robert Lepage, à la suite de sa rupture avec le Théâtre Repère, et le second vient souligner le dixième anniversaire de

Sibyllines, compagnie que Brigitte Haentjens a mise sur pied en 1998, peu de temps après la fin abrupte de son mandat à la direction artistique du Théâtre Denise-Pelletier. Ces deux compagnies ont ainsi en commun d'être apparues au lendemain du changement de cap de chacun de ses animateurs ; une dizaine ou une quinzaine d'années après leur fondation, elles proposent maintenant la publication d'un album soigné — nombreuses photographies dont plusieurs en couleur, graphisme inventif, papier glacé —, mais